

# Le Bonnet Rouge

Quotidien Républicain du soir

DIRECTION & PUBLICITE

REDACTION & ADMINISTRATION

24, rue Drouot (Paris 9<sup>e</sup>) — Téléph. : CENTRAL 69-70

142, rue Montmartre (Paris 2<sup>e</sup>) — Téléph. CENTRAL 80-62

Abonnements : Paris 20 fr. ; Départements 24 fr. ; Etranger 32 fr.

DIRECTEUR

Miguel ALMEREYDA

Cinq Centimes le Numéro (Paris et Départements) : Cinq Centimes

## AU SAINT-SIEGE

### Cléricalisme intégral

C'était, la semaine dernière, par la plume académique de M. René Bazin que le parti cléricol n'offrait à la République ses exigences, et ce que les catholiques demandaient ainsi, c'était que toutes nos lois de laïcité fussent abolies, et qu'un statut privilégié fut accordé, en France, à l'Eglise romaine.

Ce n'est pas sur ce terrain que les politiciens catholiques avaient l'habitude de parler. Ils ne réclamaient jusqu'à ce jour que la Liberté et le Droit commun. Mais c'est en vain que nous avons invité les catholiques libéraux, républicains, loyalistes, à nous dire s'ils s'associent aux revendications outragées réactionnaires de M. René Bazin et de ses commentateurs, les publicistes chrétiens. Libéraux et loyalistes ne nous ont pas répondu.

Ils ne pouvaient pas nous répondre. S'ils s'obstinaient à poursuivre la chimère d'une droite qui serait républicaine, d'un parti catholique qui accepterait pour l'Eglise romaine le régime de la liberté, ces libéraux, ces constitutionnels, s'exposeraient à être brutalement rappelés par Rome au véritable programme cléricol.

Les nouvelles qui viennent du Vatican ne laissent, en effet, place à aucune équivoque : le Pape ne veut plus se contenter, pour son Eglise, ses prêtres et leurs œuvres scolaires ou sociales, du droit commun. Il exige des égards particuliers, une situation spéciale, un privilège, en un mot.

Ecoutez M. Henri de Noussanne, qui a passé quelques jours au Vatican et nous dit, dans le *Galva*, à quelles conditions l'Eglise romaine voudrait bien s'accommoder, en France, de n'imposer quel gouvernement. Ce qu'expose notre confrère, c'est un programme, non pas de République libérale, mais de République cléricale.

M. de Noussanne, qui connaît les décrets du Vatican, observe toutes les précautions qu'impose aux journalistes français, depuis quelques *invervius* retentissantes, la ruse vaticane. Il se défend de rapporter des déclarations officielles. Il ne veut parler au nom de qui ce soit. Il a soin de nous prévenir que l'on ne trouvera pas, dans ses études, « la personne du Souverain Pontife, ou du cardinal secrétaire d'Etat, ou d'un dignitaire quelconque du Saint-Siège mise en jeu ».

Mais, tout de même, il intitule son premier article : *L'état d'esprit du Saint-Siège*, et il convient qu'il a reçu, « au Vatican, un accueil bienveillant », et qu'il s'est « entretenu, dans la Ville Eternelle, avec des prélats éminents ».

Écoutez donc cet officieux : « Quelle que soit la forme du gouvernement, celle-ci ne peut avoir, au jugement du Saint-Siège, que la valeur de la société de laquelle sort l'autorité. Si c'est une société saine, normale, basée sur la famille, assurée de la liberté de conscience, et si ses dirigeants sont animés des principes d'union, de morale, d'idéal, qui font passer l'intérêt général avant l'intérêt particulier, la France sera heureuse et prospère sous un régime salubre, qui la sauvera, quel que soit le nom qu'il porte. Si, au contraire, la famille n'est pas restaurée, l'union, l'équité, la morale, le culte rétablis à la base de la vie privée et soutenus par des institutions publiques, les plus beaux discours et les plus belles étiquettes n'empêcheront pas la France de périr. »

C'est à cela, croyons-nous, que se ramène essentiellement la pensée du Saint-Siège au regard de notre pays. Voilà donc, définies avec clarté par un journaliste qui sait parler pour dire quelque chose, les conditions auxquelles le Pape Benoît XV veut bien nous imposer la monarchie du prince Jaime de Bourbon ou de Philippe d'Orléans, ni le Consulat de Victor Bonaparte, et même nous autoriser à garder la République. Ces conditions, c'est, en d'autres termes, ceci :

Il faut premièrement que la famille soit restaurée. Un texte en complète un autre. Le manifeste des Publicistes chrétiens, que nous analysons l'autre semaine, éclaira le programme que nous transmet M. de Noussanne. La « famille restaurée », cela veut dire : abolition des lois sur le divorce des lois facilitant le mariage, et obligation, imposée à tous, du mariage religieux. Cela veut dire aussi : rétablissement du droit d'aînesse ou, tout au moins, abolition des réformes essentielles réalisées par la Révolution dans le droit successoral. Cela veut dire enfin : droits du père de famille, et vous savez ce que comporte cette notion, quand elle est approfondie par un théologien ultramontain.

Secondement, les Français pourront rester en République si le culte est soutenu par des institutions publiques. Pas d'équivoque : c'est l'abolition de la loi de Séparation, et l'obligation pour l'Etat français de reconnaître l'Eglise romaine dans ses actes publics, et d'entretenir sur ses impôts versés par le bon peuple de France, les séminaires, les prêtres des presbytères, les séminaires, les évêchés, les patronages, les écoles privées, et tout ce qui lui plaira aux clercs de déclarer nécessaire à l'exercice du culte ou à leur ministère sacerdotal.

Si la République consent à faire toutes ces concessions, à céder à ces exigences, à accorder à l'Eglise romaine, et à refuser aux autres églises, sectes ou écoles ce privilège, le Pape n'interdira pas aux Français de conserver le régime que leurs pères ont établi.

Mais le Pape ignore-t-il donc que si les Français aiment la République, et tiennent à elle, c'est justement parce que ce régime leur a permis de supprimer les privilèges de cette Eglise romaine, et de rejeter son joug en soumettant ses prêtres au droit commun ? La République que le Pape consent à tolérer chez nous, c'est — M. de Noussanne s'est chargé de nous le signifier — la République cléricale.

Il n'est pas, aux yeux des Français, de pire gouvernement, car c'est le cléricalisme s'étalant sur le pays sans digues ni barrières : c'est véritablement le cléricalisme intégral.

Les sacrifices nécessaires mais ceux qui sont indispensables.

« Le Pays et le Parlement, dit M. René Besnard, sont décidés à consentir, pour la victoire qu'ils veulent plus que jamais complète, tous les sacrifices qui leur sont demandés. L'un et l'autre savent, en effet, que si nos Alliés n'ont pas subi, au même degré, les épreuves d'une guerre où rien n'a été ménagé à la France, ils redoubler d'efforts de leur côté, pour porter au maximum les effectifs qu'ils mettront en ligne. »

Le pays cherchera donc dans ses réserves d'hommes de l'intérieur, ce qu'il peut encore donner à l'armée nationale. Mais cependant à une condition, c'est qu'il obtienne des chefs militaires, partout et dans toutes les unités, une meilleure utilisation des hommes mobilisés. Ce n'est un secret pour personne, qu'il y a encore, tant à l'intérieur que dans la zone des armées, trop d'hommes jeunes du service armé et même du service auxiliaire, qui pourraient avantageusement être remplacés par des hommes plus âgés ou par des femmes ; ce n'est un secret pour personne, qu'à l'abri des sursis d'appel, des hommes, qui ne sont indispensables ni à l'usine, ni pour l'œuvre de préparation et d'organisation de la guerre, ont réussi à se soustraire aux formations de l'avant.

IL FAUT SONGER A LA VIE ECONOMIQUE DU PAYS

Il conviendrait sans doute, dans l'examen et le vote de la loi, de procéder à quelques distinctions justifiées.

Le vote du projet, apportera dans la vie économique du pays, ralentie déjà, et cependant d'une si grande importance pour le présent et pour l'avenir, des perturbations graves : il privera l'agriculture, l'industrie, le commerce de beaucoup de cerveaux et des bras qui leur restent encore. C'est pourquoi, une disposition qui écarte

## LA SITUATION POLITIQUE

### Clos... et rouvert

### Les Fantaisies du « Régisseur »

Consuré

## Les Nouvelles Visites ET LE PARLEMENT

### Déclarations de M. René Besnard

M. René Besnard qui fut, on s'en souvient, sous-secrétaire d'Etat de l'Aéronautique, et qui est membre de la commission de l'armée, donne son opinion sur la question des nouvelles visites. Elle ne manque pas d'intérêt. M. René Besnard a spécialement rédigé sa consultation pour la correspondance « Actualités » que dirige son collègue M. Paul Bluyssen et nous avons la bonne fortune d'en offrir la première à nos lecteurs.

### LES SACRIFICES NECESSAIRES MAIS CEUX QUI SONT INDISPENSABLES

« Le Pays et le Parlement, dit M. René Besnard, sont décidés à consentir, pour la victoire qu'ils veulent plus que jamais complète, tous les sacrifices qui leur sont demandés. L'un et l'autre savent, en effet, que si nos Alliés n'ont pas subi, au même degré, les épreuves d'une guerre où rien n'a été ménagé à la France, ils redoubler d'efforts de leur côté, pour porter au maximum les effectifs qu'ils mettront en ligne. »

Le pays cherchera donc dans ses réserves d'hommes de l'intérieur, ce qu'il peut encore donner à l'armée nationale. Mais cependant à une condition, c'est qu'il obtienne des chefs militaires, partout et dans toutes les unités, une meilleure utilisation des hommes mobilisés. Ce n'est un secret pour personne, qu'il y a encore, tant à l'intérieur que dans la zone des armées, trop d'hommes jeunes du service armé et même du service auxiliaire, qui pourraient avantageusement être remplacés par des hommes plus âgés ou par des femmes ; ce n'est un secret pour personne, qu'à l'abri des sursis d'appel, des hommes, qui ne sont indispensables ni à l'usine, ni pour l'œuvre de préparation et d'organisation de la guerre, ont réussi à se soustraire aux formations de l'avant.

IL FAUT SONGER A LA VIE ECONOMIQUE DU PAYS

Il conviendrait sans doute, dans l'examen et le vote de la loi, de procéder à quelques distinctions justifiées.

Le vote du projet, apportera dans la vie économique du pays, ralentie déjà, et cependant d'une si grande importance pour le présent et pour l'avenir, des perturbations graves : il privera l'agriculture, l'industrie, le commerce de beaucoup de cerveaux et des bras qui leur restent encore. C'est pourquoi, une disposition qui écarte

Jacques LANDAU

## LA CRISE ANGLAISE

### M. Lloyd George forme le cabinet

### MM. Bonar Law, Edward Carson et Henderson lui prêtent leur concours

Londres, 6 décembre. — On annonce officiellement, ce soir, que M. Bonar Law a informé le roi qu'il n'était pas en mesure de constituer le ministère.

Sur la requête du roi, M. Lloyd George a accepté la tâche de constituer le gouvernement.

Il s'efforcera de former un ministère national sans tenir compte des différences de partis.

### LES « COLLABOS... »

Londres, 7 décembre. — Le correspondant parlementaire des *Daily News* apprend que M. Henderson est disposé à entrer dans le Cabinet de Lloyd George, sous la réserve que son acceptation sera approuvée par le parti travailliste.

### ...ET LES « INDESIRABLES »

Londres, 7 décembre. — Le *Daily Telegraph* estime que la coopération de MM. Lloyd George et Bonar Law signifie que la plupart des unionistes du cabinet défunt feront partie de la nouvelle combinaison, peut-être avec des attributions différentes.

Il est certain que sir Edward Carson entrera dans le cabinet et dans le Conseil supérieur de la guerre.

Les cercles politiques croient que lord Lansdowne, M. Balfour, Chamberlain, lord Grey, lord Crom, MM. Mac Kenzie, Runciman, Harcourt, Samuel, Montagu, Tennant, Mac Kinnon Wood, abandonneront le gouvernement.

Lord Reading serait nommé lord chancelier.

La majorité de M. Lloyd George dépend presque exclusivement de l'attitude du parti travailliste irlandais.

### POURQUOI M. LAW NE FORME PAS LE MINISTRE

Londres, 7 décembre. — Du *Daily Chronicle* : Si M. Lloyd George réussit à former le ministère, le cabinet se composera vraisemblablement d'une demi-douzaine de ministres et sera à la fois cabinet et Conseil supérieur de la guerre.

Les autres ministres n'auraient pas rang de secrétaires d'Etat.

Lord Derby prendrait la direction de la Chambre, lord Curzon remplacerait le vicomte Grey.

C'est parce qu'il ne réussit pas à faire entrer M. Asquith dans sa combinaison que M. Bonar Law a refusé de constituer le ministère.

### L'ATTITUDE DES TRAVAILLISTES

Londres, 7 décembre. — Le *Daily Telegraph* apprend que le parti travailliste a divisé M. Asquith en gagnant la confiance illimitée des syndicalistes par sa manière habile de traiter les difficultés et d'aplanir les différends, mais qu'une minorité existe dans le parti travailliste qui estime que le gouvernement de M. Asquith a manqué de rapidité dans ses décisions et affaibli ainsi le gouvernement dans la conduite de la guerre.

trait du projet des hommes appartenant aux classes de la réserve de l'armée territoriale, servirait utilement les intérêts économiques du pays.

### BEAUCOUP DE SURSIS D'APPEL

Enfin, il devra être entendu qu'on sera, en matière de sursis d'appel, très large, pour ceux qui, après nouvelle visite, seront classés dans les services auxiliaires ; ceux-ci seront généralement mieux à l'usine, aux champs, au magasin qu'à la caserne où ils rempliraient l'une de ces fonctions qui sont inutiles qui servent à grossir artificiellement des formations, et à justifier ainsi la présence d'officiers fatigués dont la raison d'être n'apparaît pas toujours.

Avec ces mesures, et amendé ainsi, le projet recueillerait probablement l'adhésion quasi unanime du pays, en même temps qu'il procurerait à l'armée la plus grosse partie des hommes utilisables parmi les exemptés et les réformés.

### LA SANCTION DES TROP PREVOYANTS

En revanche, il y a un contingent que le projet oublie, c'est celui qui peut être fourni par une nouvelle visite des engagés spéciaux, de tous, et pas seulement de ceux dont l'engagement sera postérieur au 1<sup>er</sup> décembre 1916.

L'engagement spécial a été, trop souvent, suscitait depuis trois mois, depuis qu'on parle un peu partout du nouveau projet de loi, un moyen de se soustraire à d'éventuelles obligations militaires plus pénibles et plus dures. Il ne sera donc pas inutile de faire passer une nouvelle visite aux engagés spéciaux ; les cas honorables — et ils sont très nombreux — en recevront une nouvelle mesure ; quant aux autres, ils y trouveront une sanction.

Sur ces bases, un accord peut être conclu entre le Gouvernement et le Parlement. Ainsi, M. René Besnard, se faisant l'interprète d'un grand nombre de ses collègues est contre la nouvelle visite des Réformés appartenant à la R.A.T.

S'il est possible d'une nouvelle visite des engagés spéciaux, il est d'avis que pour tous les hommes placés dans les services auxiliaires l'autorité militaire devra se montrer large en matière de sursis d'appel chaque fois que ces hommes seront plus utiles dans leurs occupations civiles que dans les services sédentaires de l'Armée.

Jacques LANDAU

Jacques LANDAU

roumaines précisant que Bucarest était « ville ouverte ».

On assure que l'armée roumaine s'est tout entière retirée — sans laisser un seul fourgon entre les mains de l'ennemi.

### La défense du pétrole

Londres, 7 décembre. — Du *New-York Herald*. — Quand l'enquête allemande s'emparera de tous les champs pétrolifères roumains, il ne s'agit pas de tirer de profit immédiat car ils seraient incapables de trouver l'entretien des puits. Quant aux approvisionnements qu'ils trouveront, ils seront impuissants à répondre à leurs pressants besoins. Non seulement les Roumains auront dissimulé les puits mais ils auront déplacé les usines et fait disparaître les stocks de pétrole. Telle est la déclaration faite hier à un correspondant du *Daily Express* par M. W. W. Rutherford, président de la *Consolidated Romanian Oil Company*. Les champs pétrolifères, a-t-il dit, ont été spécialement compris dans un parallélogramme de 85 kilomètres sur 12.

« Je pense que l'armée allemande est accompagnée de techniciens de la question des pétrolifères mais l'absence de tout outillage et l'habileté des puits mettra toute leur science en échec. »

Je suis certain, et ma conviction s'appuie sur des informations autorisées, que l'armée roumaine se consacrerait désormais uniquement à la défense des champs pétrolifères qui ont une valeur d'environ 1 milliard 250 millions.

### Petites Nouvelles

Amsterdam, 7 décembre. — La *Gazette de l'Allemagne du Nord* annonce que l'ambassade d'Espagne à Berlin a remis au gouvernement allemand une protestation du gouvernement belge contre la déportation des Belges en Allemagne et que cette protestation a été rejetée comme dénuée de fondement. — (Havas).

### UN VOL en plein boulevard

Les malfaîtres sont venus, ont cassé la glace de la vitrine ; nul ne les a vus ni entendus. Mais on cherche deux hommes coiffés d'une casquette.

Un vol audacieux a été commis hier dans un magasin situé 38, boulevard des Italiens.

Calliau et Fradet tiennent, à cette adresse, un commerce de maroquinerie et de jouets. La maison est située à égale distance des rues de la Chaussée-d'Antin et de la Helder. Une vaste devanture vitrée renferme d'un côté une exposition de jouets et de cadeaux du nouvel an, de l'autre un étalage de sacs et de portefeuilles en cuir.

Les circonstances du vol

Mardi soir, MM. Calliau et Fradet quittèrent leur magasin vers huit heures et demie, suivant leur habitude. Ils n'habitaient pas dans la maison. D'autre part, les employés étaient tous partis entre 6 et 7 heures. Une fois le magasin fermé, il resta donc complètement désert. La porte est fermée par une serrure Yale et un cadenas, mais ni volets ni treillis de fer ne protègent la devanture vitrée. Cette circonstance favorisa les malfaîtres.

Ce fut seulement hier matin, vers huit heures, que le vol fut découvert par l'employé chargé d'ouvrir le magasin.

La vitrine contenait de la devanture avait été non pas taillée au diamant comme on pourrait le croire, mais brisée par le choc d'un objet contondant. Il est probable que l'un des malfaîtres a cassé la vitre avec une canne enveloppée d'un jingo pour éviter le bruit, car rien ne fut entendu par les voisins ; le trou fut ensuite agrandi à la main et le contenu de la vitrine entièrement volé.

Le vol a probablement été commis assez tard, vers deux ou trois heures du matin. Il fallait en effet que le boulevard soit entièrement désert, ce qui a lieu assez longtemps après la sortie des théâtres.

La police suppose que les malfaîtres ont été au nombre de deux. L'un faisait probablement le guet à l'angle de la rue de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, pendant que l'autre dévalisait la devanture.

D'autre part, la présence de deux individus coiffés de casquettes, dont l'un portait sur l'épaule un sac de toile grise, a été signalée dans la même nuit, vers trois heures, boulevard Poissonnière.

Il n'est pas douteux que la police réussisse bientôt à mettre la main sur les audacieux malfaîtres qui ne craignent pas d'opérer en plein centre dans un quartier renommé désert, tel que le boulevard des Italiens.

Mercédès VIEL

Consuré

## EN MARCHE DU G. A. D. O. Z. K. E.

### Le Bandit Réhabilité

Vous cherchez des hommes ? En voici toujours cinq.

D'abord, les quatre inspecteurs de la Sécurité qui ont procédé, avant-hier, à l'arrestation du soldat Masson, lequel était réhabilité l'anarchiste Charles Bill, condamné par contumace pour assassinat.

Vous avez lu dans le *Bonnet Rouge*, et dans quelques autres journaux, les détails de cet exploit. Les quatre policiers avaient réussi à découvrir la véritable identité du soldat Masson. Ils se déguisèrent en artilleurs et se rendirent aux manœuvres du canon. Là, au cours de l'exercice, alors que Charles Bill était tout à la manoeuvre, tandis qu'il se baissait pour ramasser des étuis de cartouches, tout à coup, les quatre inspecteurs bondirent sur lui et le ligotèrent.

Vous voyez la scène. Ce soldat, engagé volontaire, blessé deux fois, eût en pleine manoeuvre par ces quatre hommes qui ne portent eux, l'uniforme que comme un déguisement, un camouflage nouveau.

La Censure a laissé passer ce récit dans

Dans ces cinq hommes, un seul fait figure d'homme à homme ; c'est précisément le bandit.

Les Français sont restés romantiques ; ils pardonnent volontiers le crime passionnel, et il faut convenir qu'au prix où est le sang aujourd'hui, nos grands drames d'avant guerre n'apparaissent plus que comme des faits-divers au pays de Lilliput.

On a grâcé des bandits. On a grâcé des assassins qui ne sont ni meilleurs ni plus mauvais que les communs des hommes, mais qui ont tué parce que la *Venédette* était pour eux comme une coutume sacrée, et qu'ils avaient ça dans le sang ; leur civilisation — ou leur barbarie, comme on voudra — n'a rien de commun avec la nôtre.

L'affaire de Nancy, qui valut à Charles Bill d'être condamné par contumace, c'est une *venédette* Charles Bill n'appartient jamais à la bande Bonnot. Ni de loin, ni de près il ne se mêla aux expéditions tragiques dont, malgré la guerre, nul n'a perdu le souvenir. Il n'en profita pas non plus.

Anarchiste passionné, presque mystique, il avait, sentiment irrépressible dans son milieu, l'horreur du mouchardage. Il n'a pas tué pour voler. En frappant Blanchet, il pensait, comme les nihilistes russes, abattre l'objet mouchardage, cette lépre des pays civilisés.

Une heure de folie, peut-être même toute une époque de folie, une conséquence de cette fièvre de croissance qui envahit les adolescents et fait dévier parfois les plus nobles, les plus beaux, les plus grands sentiments, voilà toute l'explication du drame.

Puis, Charles Bill disparut. Traqué par la police, va-t-il choir dans les bas-fonds, vivre de rapines, gagner de quel-pens en quel-pens, de vol en escroquerie, l'heure fatale ou la société reprend ses droits contre le réfractaire ? Non.

Charles Bill travailla, il travailla simplement, honnêtement, ne voulant être qu'un bon ouvrier. D'ailleurs, Charles Bill était mort ; le coup de revolver qui avait tué Blanchet, l'avait tué du même coup. Il ne restait plus qu'un travailleur laborieux, consciencieux, avec peut-être au fond du cœur un angoissant souvenir : la terrible impression qu'on a le matin, quand on sort d'un cahembar et qu'on ne peut départager la vérité de la fiction.

Des années passèrent...

Et puis, tout à coup, c'est la guerre. Que fait notre homme ? Il aurait pu, comme tant d'autres, chercher à disparaître, à partir à la recherche de la fortune, à l'étranger.

Il se bat courageusement, sans accomplir de grands exploits, car il est dans l'infanterie, et les lancements, pour glorieux que soit toujours leur vie, n'ont souvent pas d'histoire... Il ne boude pas à la besogne ; il est bête.

À la suite de cette blessure, les majors le déclarent inapte à l'infanterie. Le soldat Masson est versé au 6<sup>e</sup> d'artillerie. Il part avec sa batterie, reconcomme comme artilleur à ne rien marchander de lui-même. Il est blessé une seconde fois.

Après guérison, on le renvoie au dépôt de son régiment à Bourges, au centre d'un traitement du camp d'Avary. Il allait repartir pour le front quand les quatre malfaîtres déguisés en soldats vinrent l'arrêter.

Jean COLDSKY.

Consulé des ministres

Le conseil des ministres, réuni ce matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation militaire et diplomatique.

Le *BONNET ROUGE* parle net, souvent avec hardiesse, parfois crûment, mais ne bluffe jamais.

## Communiqués

### 85<sup>e</sup> JOUR DE LA GUERRE

### COMMUNIQUE FRANÇAIS

7 décembre, 15 heures.

### COMMUNIQUE BRITANNIQUE

Rien à signaler au cours de la nuit.

### COMMUNIQUE SERBE

Hier, violents combats d'artillerie et d'infanterie sur tout le front serbe.

Au nord-est de Boudmir, dans une brillante attaque, nos troupes ont enlevé les hauteurs très importantes et solidement fortifiées que les Germano-Bulgares défendaient désespérément. Nous avons pris un grand nombre de prisonniers, un lance-bombe, plus de cent fusils et autres munitions de guerre.

Consuré

# IL FAUT des Milliards

### La fortune mobilière les offre

Parmi les graves questions que discute le Parlement en comité secret, il est regrettable de ne pas voir figurer la question financière.

Nul problème, cependant, n'a plus d'importance actuelle et future. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'étudier le nouveau statut économique du pays ; ce sera l'œuvre d'après-guerre, lorsqu'on pourra apprécier exactement les charges et les ressources nouvelles de la France — œuvre colossale, qui exigera des bases certaines et un examen approfondi.

Mais ce dont nos représentants doivent se préoccuper dès maintenant, c'est de savoir si le gouvernement a envisagé nettement les dépenses à faire jusqu'à la fin des hostilités, c'est de se proposer de couvrir ces dépenses.

Nous avons montré ici, dans la mesure permise par la Censure, l'insuffisance des procédés financiers ordinaires, seuls employés jusqu'à présent. Mais l'intervention de la Censure prouve que le gouvernement se refuse à laisser discuter en public la question financière : il est donc naturel que nos députés profitent des séances secrètes pour demander au ministre compétent de leur exposer ses projets d'avenir immédiat — s'il en a.

D'après les données officielles, les dépenses de la France, du 1<sup>er</sup> août 1914 au 31 décembre 1916 s'élèveront à 63 milliards de francs.

Quelles ont été, pendant la même période, les ressources du Trésor ?

Les produits budgétaires normaux auront fourni environ 9 milliards ; les avances de la Banque de France, 6 milliards et demi ; l'emprunt anglo-français aux Etats-Unis, 1 milliard et demi ; les Bons du Trésor placés en Angleterre, 2 milliards et demi ; les deux emprunts 5 %, en France, 23 milliards ; les Bons et Obligations de la Défense Nationale, 13 milliards. Au total, 55 milliards et demi.

La comparaison de ces deux nombres, 63 milliards de dépenses et 55 milliards de ressources, fait donc ressortir, à la fin du mois courant, une insuffisance de recettes de 7 milliards et demi. Admettons que ce dernier chiffre soit réduit dans une certaine mesure par les crédits que l'Etat s'est fait ouvrir à l'étranger sur les titres des pays neutres, prêts par les particuliers. Il n'en restera pas moins, au 31 décembre 1916, un découvert qui ne saurait être inférieur à 5 milliards de francs.

On dira peut-être que ce n'est pas bien inquiétant et que le crédit de la France est assez solide pour supporter un découvert de pareille somme. Soit, mais nous sommes au lendemain d'un emprunt qui ne pourra être renouvelé avant plusieurs mois, et cependant, les dépenses continuent à croître.

Or, elles s'élèvent déjà, par mois, à 2 milliards 800 millions, et elles atteindront bientôt 3 milliards. Pour 7 milliards, les impôts directs et indirects et les recettes budgétaires produisent mensuellement 350 millions, les Bons et les Obligations de la Défense Nationale, 4.100 à 4.200 millions. Il reste donc un déficit mensuel de 800 millions à 1 milliard qui vient, chaque mois, s'ajouter au découvert existant déjà.

Comment pourrait-on couvrir ces insuffisances de recettes qui, en s'accroissant, risquent de créer une fâcheuse situation financière ?

Il ne faut pas compter pour cela sur les augmentations de taxes et les impôts nouveaux que le gouvernement va proposer au Parlement. Leur utilité n'est pas douteuse, mais leur produit suffirait tout au plus à payer les intérêts de la dette que la France a contractée depuis le début de la guerre. Cette dette nouvelle, en effet, dépasse 40 milliards de francs, dont l'intérêt, au taux moyen de 5 %, exige plus de 2 milliards par an.

Une seule méthode paraît capable de fournir à l'Etat, sans danger pour son crédit, des ressources assez considérables pour couvrir tous les déficits jusqu'à la fin des hostilités. Elle consisterait à donner ou à publier la faculté d'emprunter sur les titres qu'il possède pour en prêter le montant au Trésor.

C'est, en quelque sorte, la mobilisation volontaire de la fortune mobilière de la France, dont le signalerait l'opportunité, il y a plus d'un an déjà, dans le Bonnet Rouge.

Comment réaliser cette idée théorique ? On peut imaginer divers procédés. En voici un qui me semble simple et pratique, car il ne nécessite pas la création d'un organisme spécial, si toutefois la Banque de France consent à prêter son concours à la combinaison sous cette forme.

On sait qu'un Bon de la Défense Nationale remboursable à 100 francs au bout d'un an, est vendu 95 francs, l'intérêt annuel de 5 francs étant payé d'avance, ce qui fait ressortir le rendement réel du Bon à 5,25 0/0.

La Banque de France prêterait actuellement sur les titres de premier ordre jusqu'à concurrence de moitié ou des trois quarts de leur valeur en Bourse, en faisant payer à l'emprunteur 0/0 par an de la somme prêtée.

Supposons que la Banque de France abaîsse de 0/0 à 3,25 0/0 le taux de ses prêts sur ceux de ses titres qui possèdent un gage distinct de la garantie de l'Etat français ou d'un Etat allié, sous la condition que la somme prêtée soit consacrée en totalité à l'acquisition de Bons de la Défense Nationale à un an d'échéance.

La Banque de France conservant en cas de Bons souscrits par l'emprunteur, ne courrait absolument aucun risque ; elle pourrait donc ristourner au Trésor un intérêt de 3 2/3, en gardant seulement une taxe annuelle de 0,25 0/0 pour couvrir ses frais. Loïn d'affaiblir le crédit de son papier, cette opération le renforcerait, puisque les 0/0 ou 7 milliards de billets avancés à l'Etat sur sa seule garantie pourraient être remplacés par des billets possédant, outre la garantie de l'Etat, un gage réel, la valeur intrinsèque des titres déposés, et une garantie personnelle ; celle de l'emprunteur.

Quant à celui-ci, l'emprunteur, non seulement il continuerait à épargner les coupons des titres déposés par lui, mais il toucherait en outre, sur la somme empruntée, la différence entre l'intérêt des Bons souscrits (5,25 0/0) et le taux du prêt (3,25 0/0), soit 2 0/0 par an. Si l'on admet que la somme prêtée équivaut aux trois quarts de la valeur des titres déposés, il augmenterait ainsi son revenu de 1 1/2 0/0 sans aucun risque. Cet avantage est assez considérable pour décider tous les porteurs de bonnes obligations à faire cette opération.

L'Etat, enfin, trouverait là un réservoir de capitaux pouvant suffire à tous ses besoins jusqu'à la fin de la guerre, puisque la valeur en Bourse des titres pouvant se prêter à cette opération (Obligations du Crédit Foncier, de la Ville de Paris, des grandes Compagnies de chemins de fer, etc.), dépasse quarante milliards de francs. De plus, il n'aurait à payer en réalité que 2,25 0/0 d'intérêt des sommes souscrites, au lieu de 5,25 0/0, ce qui sur la base des dépenses actuelles, représente une économie d'un milliard par an.

L'opération deviendrait plus intéressante encore si le gouvernement se décidait, ainsi que je l'ai déjà suggéré, à créer des Bons du Trésor remboursables, non à une date fixe, mais dans un délai déterminé après la fin des hostilités.

J'ajouterais, pour terminer, qu'il existe, en faveur de l'adoption d'une mesure de ce genre, une raison d'équité qui n'est pas négligeable.

Les propriétaires de titres de payements, généralement de gros capitalistes, jouissent de la faculté d'augmenter leurs revenus de 1 ou 2 0/0 en prêtant leurs titres à l'Etat français.

C'est parfait, puisqu'ils permettent ainsi à la France d'améliorer son change au dehors et de réaliser de notables économies sur ses achats à l'étranger.

Mais ne serait-il pas légitime d'accorder un avantage équivalent à la masse des petits capitalistes qui ont, de tout temps, consacré leurs économies à nos valeurs nationales, et qui constitueront toujours la base la plus solide du crédit de la France ?

Ce serait juste, nul n'en peut douter. Donc, puisque c'est faisable, et même avantageux pour les finances publiques, c'est nécessaire.

### PERITUS.

## Nos Permanences

### AVIS IMPORTANT

Nos lecteurs sont priés de prendre note que nos permanences seront suspendues pendant quelques jours.

## L'Allemagne et la Paix

L'Allemagne continue aux Etats-Unis sa campagne pacifiste.

Voici, en effet, ce que le *New-York Times* reçoit de Berlin :

Les conversations sur la paix varient avec la situation sur les champs de bataille, et elles atteignent leur point culminant pendant le développement d'une offensive victorieuse. Ce fait est de nouveau mis en relief aujourd'hui que, par suite de l'empresse des Allemands à conclure dans toute l'Allemagne pour cet été, la grande victoire remportée dans la bataille pour Bucarest et en envoient un peu partout des espérances de paix.

Le *Tagblatt* dit que les manifestations du parti pacifiste et des annexionnistes s'accroissent et ravivent l'esprit de guerre des puissances de l'Entente et prolongent ainsi la guerre. Il continue en ces termes :

En ce qui concerne les possibilités de paix, voici ce qu'on peut dire. Bien que M. Wilson paraisse considérer une médiation, à l'heure actuelle, comme sans espoir, et parle seulement de la plus grande amitié de la Grande-Bretagne à l'extérieur, il n'est pas moins vrai que le moment psychologique pourrait se rapprocher de nouveau. On ne peut pas se laisser impressionner de faiblesse quand les paroles de conciliation coïncident avec de puissantes actions militaires ; et tout le monde voit clairement que, si la paix est ardemment désirée par ceux qui n'ont pas peur de nous sommes à bout de souffle ou mutilés ; tout le monde comprend que nous ne gémissons pas après la paix par faiblesse.

### Déclarations du chancelier

Le chancelier allemand vient d'accorder à un journaliste américain une nouvelle interview, dont voici les plus importants passages :

Les conquêtes que l'entente des maintenant pour l'humanité sont : la protection des faibles ; la suprématie du droit ; le libre développement de tous les Etats dans leur pleine indépendance et leur pleine originalité, tous les Etats consultant des membres de la grande famille humaine.

Le chancelier envisage pour l'avenir une paix durable.

Quand la guerre sera finie, nous nous appliquerons à réaliser une paix durable exempte de poids des catastrophes passées. La civilisation n'aura atteint vraiment son plein développement que quand tous les Etats seront d'accord pour former une confédération germanique des grands principes, avec une méthode pour lever ceux qui voudraient les violer, à rester dans le devoir.

Puis il s'étonne du mutisme absolu que la presse anglaise a opposé à ses appels aux pourparlers de paix.

Il dit encore :

Jamais aucun peuple n'a donné une pareille mesure de son énergie ; le peuple allemand est absolument décidé à mener cette guerre jusqu'à la fin, avec toutes ses forces.

Mais cette résolution énergique ne constitue pas un dédain des paroles que j'ai prononcées, le 1<sup>er</sup> novembre, au nom du peuple et du gouvernement allemands. Toujours et toujours nous sommes prêts à entrer dans des pourparlers de paix. Jamais nous ne nous y refusons.

On ne saurait les prendre pour des aveux d'impuissance ou de faiblesse ; nous obéissons aux suggestions de l'humanité et non de la peur. Nous respectons de la sainteté de la vie humaine qui est le don d'un Dieu plus haute possession, et qui ne saurait être détruite avec légèreté, par simple mécanique humaine.

Et le chancelier exprime nettement son désir de reprendre les négociations de paix :

Si nos ennemis sont assez fous pour persévérer dans leurs projets insensés, nous n'avons qu'à les laisser continuer ; la puissance que nous possédons ne se laissera pas abattre. Les fronts de nos armées ne nous inspirent, nul part, aucune inquiétude. Demain nous inaugurerons la plus grande déroute qu'un peuple ait jamais imaginée pour continuer la guerre aussi longtemps qu'il le faudra. Mais notre plus grand désir est de reprendre les négociations de paix dès qu'il sera possible.

LIRE JEUDI prochain  
LE PRIX CONCOURS  
Les plus belles pages des candidats

## LA BANDE DRAUDET Les Armes Empoisonnées

### Où Daudet peut apprendre, par l'exemple de Drumont, qu'il est dangereux de se servir de Spiard

Spiard, — est-il utile de le rappeler ? — c'est l'individu qui fournit actuellement à Léon Daudet les matériaux de mauvaise qualité sur lesquels le rédacteur en chef de l'Action Française édifie ses campagnes de calomnie.

Le personnage qui inspire maintenant Léon Daudet, auquel l'apparement son amour du Roy et sa haine des Juifs, se fondant dans un amour plus passionné encore de l'argent, était appelé par tout son passé à jouer à la perfection ce rôle de collaborateur intime de l'Action Française : il fut chassé d'un casino pour erreurs trop fréquentes au jeu ; mouchard au service de la police, il espionna ses bienfaiteurs eux-mêmes. En retraçant la carrière de ce Spiard, nous avons établi qu'il est bien l'homme libéré des préjugés démocratiques, affranchi de la morale populaire, bref le gaillard résolu à user, suivant la devise de l'Action Française, de « tous les moyens ».

LE TRIO : DRUMONT-DAUDET-SPIARD

Et pourtant, disions-nous, Léon Daudet en acceptant, pour l'Action Française, la collaboration de ce Spiard, expose la part du Roy à des mésaventures cruelles, outre qu'il donne aux honnêtes gens, désormais prévenus, une bien fâcheuse idée de sa troupe.

En employant un Spiard, Léon Daudet ne s'affirme pas seulement peu dégouté, et vraiment dépourvu de scrupules, il laisse voir aussi qu'il est un gros imprudent.

Ce que Spiard fit à Jules Guérin, son bienfaiteur, Léon Daudet l'aurait fait à Edouard Drumont et à M. Arthur Meyer, qui avaient été ses bienfaiteurs, à lui. Ce n'est pas une raison, bien au contraire, pour ne céder même tout Spiard au Roy, à Léon Daudet.

On dira alors, — mais pas chez les royalistes. — C'est que Spiard, c'est que Spiard, le jour où l'Action Française voudra rompre les relations peu avouables qu'elle entretient avec lui, se retournera contre elle et lui fera le plus grand mal possible.

Les attaques contre Jules Guérin, le sieur Spiard les publia à la suite d'un accord conclu entre lui et les ennemis de Jules Guérin : Edouard Drumont et son collaborateur Gaston Méry.

Mais Spiard est la trahison née. Il trahit Drumont comme il avait trahi Jules Guérin, comme il trahira peut-être Léon Daudet.

Et par ce qu'il raconta sur Edouard Drumont, nous avons une idée de ce qu'il pourra raconter de Léon Daudet, car c'est aux mêmes besognes qu'il fut employé par Daudet et par Drumont, à quelques années d'intervalle.

Chargé d'insulter Jules Guérin, pour sauvegarder les intérêts de Drumont, que le directeur de l'Action Française menaçait comme concurrent direct, Spiard estima un jour qu'il avait été « volé » par ses commanditaires.

LE VOLEUR VOLE

Un voleur volé, ce n'est généralement pas un être d'une fréquentation bien agréable. Drumont apprit à ses dépens que la bonne vieille morale des braves gens a du bon, quand elle affirme que l'honnêteté c'est l'honneur suprême, et qu'à vouloir lier parole avec des gredins, si gredin qu'on se sache soi-même, on s'expose toujours à être roulé.

Du jour où il se crut volé par Drumont et Méry, l'ami de Léon Daudet jura de se venger cruellement. Et il se mit à la besogne sans perdre de temps.

Il publia des articles gaudes, dans lesquels Drumont et Méry étaient « déshabillés » par leur ex-général Spiard.

Spiard avait publié contre Jules Guérin, et pour le compte de Drumont et de la Libre Parole, un livre d'outrages : les *Couilles du Fort Chabrol*. Bien entendu, Drumont s'était défendu d'avoir participé en quoi que ce soit à la confection et à la publication de ce recueil de médisances et de calomnies. Il était convenu que Spiard endossât toute la responsabilité de l'entreprise.

Mais le jour où il rompit le pacte d'affaires qui le liait à Drumont, comme il est aujourd'hui lié à Léon Daudet, le sieur Spiard « mangea le morceau », pour employer une expression chère à ces gens-là.

Il établit que son livre, c'était Drumont et les collaborateurs de Drumont qui le lui avaient commandé d'abord, qui l'avaient payé l'impression.

Le livre de Spiard était tel qu'aucun éditeur n'aurait imprimé français ne voulait s'en charger. Il fut imprimé à Gand, en Belgique, et c'est Spiard qui dut instituer un éditeur pour le publier.

Spiard raconta donc qu'un collaborateur de Drumont avait, sur l'ordre de son patron, acquitté tous les frais du livre, y compris la somme versée à Spiard, pour le payer du temps que lui avait pris la confection de ce *factum*. Le livre avait coûté ainsi 17.000 francs, que Drumont, par économie de ses deniers, s'était fait rembourser par un autre ennemi de Jules Guérin, le noble et pur Gabriel Syveton, dont la mémoire fut chère à Léon Daudet, tant qu'elle le fut aussi à une femme gendreuse.

Ces diffamations colportées sur le chef de l'antisémitisme par les soins du directeur de la *Libre Parole* et de Gabriel Syveton enchantant la police. Prévenu par son mouchard Spiard, le commissaire Puibaraud, déclara joyeusement :

« J'ai trouvé le moyen de faire exécuter Guérin par Drumont et c'est la caisse de la *Patrie Française* qui a tout payé !... »

### AMENITES QUI PROMETTENT

Payé par les soins de Drumont, et l'argent de nos nationaux, le livre de Spiard avait été mis en vente ; les ennemis de Guérin étaient en achete force exemplaires. Le produit de cette vente devait être partagé entre Drumont et Spiard.

— Drumont est un voleur. Il m'a dépouillé de ma part, déclarait Spiard, et ma part s'élevait à soixante mille francs au moins, grâce à mon livre, on a pu faire verser des sommes fantastiques par les Royalistes et les Bonapartistes.

Et Spiard traitait Drumont de vieux gredin, de filou et de vieillard malpropre et vicieux.

Quant à Gaston Méry, le collaborateur de Drumont, Spiard ne l'oubliait pas ; il le cassa et casseroles étaient les substantifs que Spiard accolait le plus volontiers à son nom.

On voit par là qu'une autre parenté lie Spiard à Daudet : les deux collaborateurs sont du même vocabulaire.

Et Daudet peut être certain que, le jour où Spiard l'accrochera, il sera servi, par l'Or, quand auront paru les *Couilles du Fort Chabrol*, de ce sieur Spiard, la *Libre Parole*, reprenant quelques-unes des attaques contre Guérin, dont ce livre était fait, disait :

« Ce n'est pas nous qui affirmons tout cela ; c'est l'honorable M. Spiard qui vient de publier un ouvrage très documenté. » L'honorable Spiard ne pouvait avoir qu'une opinion sur les gens qui avaient le cynisme de présenter comme honorable un individu tel que lui, et cette opinion, il la formula quand il dit à Drumont et aux siens :

« Vous êtes des gredins ! » C'est ce qu'il dira bientôt à Léon Daudet.

(A suivre). XXX.

## Aux Écoutes

### Ils étaient de soie !

M. Alexandre Hepp m'a fait passer un doux moment de gaieté, avec son article intitulé :

« Un bas de soie passait... »

Sous ce titre charmant, on verrait assez une fois de plus de l'esprit. Il s'agit bien de cela. M. Hepp nous sert, à propos de bas de soie, un vertueux couplet qui ne manque point de drôlerie. Outre qu'il montre quelque ignorance.

Que des femmes, par ce temps de guerre, achètent des bas de soie, cela met le journaliste dans un état d'agitation. François Coppée se penchait sur l'âme du petit épicier de Montreuil. M. Alexandre Hepp a interrogé une petite mercière de Montmartre. Cette femme, dit la boutique est entre le Rat-Mort et Tabarin, traite ses clientes de « poules » et leur reproche d'acheter surtout des bas de soie. Je pense qu'une de ses clientes lisant cela a dû s'écrier :

« Eh ! bien, elle a du toupet, la mercière ! Cette exclamation se comprendrait assez, et je sais bien que si j'étais une de ses clientes, à cette vertueuse mercière, j'irais ailleurs désormais. »

M. Alexandre Hepp, qui se targue d'impartialité, trouve que ces modes inconvenantes qui laissent deviner la jambe à travers le tissu d'un bas sont jolies, captivantes, chics. Alors ? Que vous faut-il de plus ?

Autre chose, dit le journaliste renfrogné, il faut de l'économie autant que de cette dignité dont le bas de soie manque totalement, parait-il. Sur ce sujet, je ne puis que citer, car cela devient éminemment savoureux :

« Mais qu'il soit permis au moins de goûter avec quelque réserve les exercices partout ambulatoires de ces mollets à jour, ces demi-nus plus ronds que les nus, les mollets cherchés et non de ces mollets transparentes comme une carte sous les plus d'une jupe trop courte ; et, quand tous les fils d'un pays en sont aux jambières et molletières croûtées dans l'heroïsme, et quand tout ce pays en est à faire appel à son vieux bas de laine, ce va-et-vient trotter, joggler, vanterse, agaçant et offensant du bas de soie. »

Voilà ! Je ne demande que que M. Alexandre Hepp penserait pourtant de la dame qui arborerait sur le boulevard des jambes vêtues de jambières et de molletières croûtées, le fusnel-elles d'heroïsme !

Quand on démontre ainsi au grand public, on se doit d'y apporter remède. M. Alexandre Hepp l'a fait, et c'est là qu'il me paraît faire preuve d'ignorance, il en appelle aux bas de fil contre les bas de soie.

Lui qui interroge les mercières de Montmartre, lui jamaïs donc interrogé les ét-

che, tel qu'il résulte des cours publiés par la préfecture de police, est de 3 fr. 50 le kilogramme à Maisons-Alfort l'habitant se nourrissant aux bougeries instituées par la municipalité, ne paie cette même viande que 2 fr. 50 le kilo, soit à son bénéfice, une différence de plus de dix tiers.

Malgré ce prix modique, tous frais d'installation première, d'éclairage de matériel, de location, de main-d'œuvre, déduits, il est resté à la ville, pour l'exercice des trois premiers trimestres, un bénéfice net de plus de 495 francs.

Faut-il conclure ?

Dans la Haute-Loire, au pays des Inventaires, on se croirait revenu l'époque du 14 mai à en juger par les procédés de certains fonctionnaires.

Samedi matin, 25 novembre, avait lieu au Puy la Conférence pédagogique des instituteurs et institutrices des deux cantons.

Quel ne fut pas l'étonnement de nos braves maîtres d'école d'assister à Paris en première primaire, certainement autorisés par leur inspecteur d'académie, qui assistait à la conférence, demander si la réunion était d'avis que, parmi les exaltés de Carillan d'études primaires, on admette des maîtres des écoles congréganistes.

De par son recrutement même, le corps enseignant de la Haute-Loire n'est pas des plus avancés, sa mission étant d'ailleurs des plus délicates dans ce département si arriéré, mais nos instituteurs et institutrices sont d'assez bons républicains pour ne pas laisser l'école laïque aux mains de nos adversaires, aussi la question posée par l'inspecteur souleva des murmures, des protestations et finalement fut laissée de côté.

En de pareils moments, où le Trône et l'Autel jouent leurs dernières cartouches pour le renversement de la République, espérons que cet inspecteur n'a pas réfléchi à grands traits d'une pareille proposition et à l'effet désastreux qu'elle produirait dans les familles et dans les milieux qui se sont fait

Boulevard Magenta... La gare du Nord, toute proche, semble un monstre qui attire les hommes et dont les tentacules, violemment, les empoignent et les jettent à la mort.

Un permissionnaire va de long en large, s'appuyant et s'appuyant là, pour ne point perdre l'équilibre.

Les bees de gaz sont certainement trop distantes — à son gré, tout au moins. Passe un gendarme, qui voyant l'air intéressé de notre homme, l'arrête et brusquement :

« Dites-donc, militaire, vous n'avez pas de papier ?... »

« Si... si, j'ai encore du tabac. Et sans penser à mal, sortant de sa poche une « blague » bien pleine, il la tend au gendarme.

« Que voulez-vous que fit celui-ci ?... Il sourit... et s'éloigna. Le gendarme est bon enfant.

Si ce n'était la vérité, cette anecdote serait plaisante. Un de nos amis, actuellement au front, la certifie authentique.

Tout est possible, croyons-le. Alors que le... régiment d'infanterie se reposait à l'arrière, d'une quinzaine de longues journées passées en première ligne, le colonel, un soir, par désaveusement, sans doute, passa parmi « ses hommes », à l'heure de la soupe.

« Eh bien, mon ami, interroge-t-il un « poilu », qui s'était servi de sa soupe, eh bien ! est-elle bonne cette soupe ? »

« Non, mon colonel, elle est mauvaise. Mais non, mon ami, je vous demande si elle est bonne... »

« Et dignement, le colonel fit demi-tour. N'est-ce pas, Coarteline, que si elle n'était la vérité, ce temps de paix, cette anecdote serait plaisante ? »

### Poste restante

La première des conférences organisées par la Ligue de l'Enseignement, aura lieu demain vendredi 3 décembre, à 4 heures, rue d'Alsace, sous la présidence de M. H. Adolphe, attaché à la légation de Roumanie, sur la Roumanie.

Sous la direction de notre excellent confrère Jean Payra, le « Cri Catalan » prend chaque jour une forme plus combative. Dans son programme, M. Payra a donné le premier plan à cette formule : Parler clair.

Pour si difficile que soit la tâche, il parvient à faire mieux, beaucoup mieux que tout ce qu'on fait ailleurs, et parvient à maintenir un journal qui, pour être petit de forme, n'est pas moins une grande place et pourra mener l'action nécessaire selon les bonnes traditions, contre le Sabre et le Couteau.

### Communiqués

Les ouvriers du groupe des chemins de fer Paris-Bordeaux, réunis en assemblée générale, ont décidé d'adhérer à la compagnie sur l'hygiène dans les trains, et comprenant les nécessités de la fusion, ont conclu qu'ils devaient continuer leurs efforts pour arriver à cette organisation.

### Arts et Lettres

Le commandant Jean Le Grix, frère de François Le Grix de la *Revue Hédonnadaire*, a été tué à l'ennemi.

La Forge, revue littéraire, organe de la Gilde des Forgerons, va reparaître le 25 de ce mois, avec des vers de Luc Merigat, Marcel Bosc, des proses de Paul Desanges, Chassanet, Gérard de Lacaze Duthiers, etc.

Adresser tout ce qui concerne cette revue à M. Luc Merigat, 5, rue des Feuillantines, 5.

Trois discours de M. Paul Deschanel sont réunis sous le titre : *Les commandements de la Patrie*.

Dimanche, à la Gilde les Forgerons 17, rue Edouard-Manet (Métro Italie), Victor Barrangera fera une conférence sur Emile Verhaeren. On ira des poèmes.

Le conférencier commencera à deux heures et demie précises.

## Les Concerts classiques

### Peitits orchestres, grande musique

Les lecteurs du Bonnet Rouge qui suivent nos chroniques ont pu s'apercevoir qu'il y avait là une question que des concertistes à Colonne-Lamoureux ». Peut-être se sont-ils étonnés de me voir déployer un zèle impitoyable au service d'une seule et unique association, comme s'il n'en était pas d'autres, à Paris, dignes de retenir l'attention du public. Je n'attendais pas davantage pour éclairer leur religion sur ce point.

Je n'ai nullement l'intention de pourvoir à la publicité particulière des concerts Colonne-Lamoureux, pour lesquels il n'est pas besoin de réclamer. Mais je dois aux restrictions que nous impose ce temps de guerre de me limiter essentiellement à la critique des autres données à Paris au premier chef, et au moins de celles qui comptent parmi les plus caractéristiques de nos tendances musicales actuelles. Un art, non plus qu'aucune des manifestations de la pensée humaine, ne peut vivre exclusivement sur son passé sans se frapper inévitablement de débâcle. La loi d'évolution est que l'art se transforme et s'enrichisse par débâcle, et moi-même moi me fait un devoir de m'attacher plus spécialement aux musiciens dont le labeur s'ingénie aux formes nouvelles, à la musique de l'avenir.

Il se trouve que, provisoirement, l'Association Colonne-Lamoureux est seule, ou presque seule, à se proposer à nos sens. Mais, à côté d'elle, il en est d'autres qui pour se consacrer davantage à l'interprétation des classiques, nous offrent pas moins des exécutions d'une valeur artistique très haute.

Qui donc ignorait, avant la guerre, ces petits et fins instruments phénix des Concerts Touche et de la tournée française. Et voyez sur une quinzaine d'exécutions remarquables, dont la qualité individuelle s'accroît d'une longue et continue expérience de l'orchestre, elles s'élevaient pour tâche de faire connaître à tous l'œuvre immense des classiques. Chaque soir devenait un lieu d'entrée minime, des centaines de familles, et les soirées se complétaient en Beethoven, en Bach, en Wagner, en César Franck !

J'ai gardé personnellement un souvenir exquis de ces soirées. On venait là simplement, dans l'attente du plus démocratique, en de courtes salles dont la décoration murale était un essai d'art nouveau, une révélation d'art. On prenait place au milieu de visages familiers, tout illuminés de l'émotion présente. Et le silence se faisait sur l'harmonie éternelle.

Depuis la guerre, on parle moins des Concerts Rouge et Touche. On aurait pu croire que le premier choc de la tournée les aurait disséminés pour toujours. Pourtant, ils sont là, qui veulent vivre et doivent vivre, parce qu'ils sont une fonction noble et bienfaisante de la vie intellectuelle de Paris. Des artistes se sont trouvés pour remplacer ceux que la guerre avait pris, et les mêmes salles, retrouvées la même pensée de leurs maîtres aimés.

Les Concerts Touche, qui se sont confiés à la direction infatigable de M. Cartelle, ont eu d'abord une renaissance assez difficile. Puis, les semaines s'écoulaient, leurs fidèles ont graduellement repris leurs habitudes de jadis, et le public est dense, aujourd'hui, aux concerts, comme le jeudi est le dimanche, en la salle du boulevard de Strasbourg.

Les Concerts Rouge, eux, connaissent le mauvais sort qui semble attaché aux entreprises d'art logées au quartier de l'Odéon. La clientèle qui vient à leur salle de la rue de Tournon est plus dé

# EMILE VERHAEREN

Nous sommes tous des Christ qui embrassons nos croix.

(La Joie.)

## En face du Crime

Le Bonnet Rouge, nous nous plaçons à la hauteur de la trahison de tous les républicains, nous distinguons de part et de l'autre. Nos couleurs ne seront donc pas surprises que nous leur soumissions, aujourd'hui, une appréciation qui contraste avec d'autres qui sont accoutumées à lire dans ce journal. Nous faisons campagne pour que le gouvernement français publie les communications ennemies : c'est bien le moins que nous ne redoutions pas la discussion des faits et la confrontation des idées. — (N. D. L. R.)

La guerre éclate ; la plus impie, la plus exécrable des guerres ; qui fait s'écraser d'un seul bloc la haute tour de l'ascension humaine que nous avions élevée, pierre à pierre, de tous nos rêves, de toutes nos ferveurs, de tous nos actes — de tous nos sacrifices aussi, mes chers compatriotes français, mes chers camarades républicains ! D'un coup, l'effigie harmonieuse de la Fraternité des Nations dont s'allait couronner ce faite, la statue d'or pur encore chaude de sa fusion dans le cœur de l'humanité, est précipitée dans l'abîme de sang et s'y ensevelit si profondément qu'il faudra des siècles, peut-être, pour la remonter à la lumière... Qui est responsable de la catastrophe ? D'où vient le crime ? Où est le droit ? Quelle direction de marche nous indique le Devoir à travers ces boucheries, ces barbaries, ces sauvageries inimaginables qui dégoûtent Salan lui-même et déshonorent, depuis vingt-huit mois, le nom d'homme, à perpétuité ?

L'interroge le témoin le plus impartial, le plus incorruptible à toute mauvaise sollicitation, le plus accessible à toute haute compréhension : l'un des constructeurs les plus enthousiastes de ce grand œuvre spirituel, dont le desastre s'étale à nos pieds ; le seul poète qui, sans conteste, ait hérité de Victor Hugo ce puissant génie volcanique d'où s'élançait au ciel les plus hautes gerbes d'idéalisme ; le libéral, le socialiste, le chanteur des forces tumultueuses et des douze mille travaux modernes du prolétariat herculéen ; le cœur magnifique — entre tous qui, voulant que ceux qui avaient chanté pussent à leur tour entendre le chant de toutes les beautés créées par eux, fonda, à Bruxelles, la « Maison d'Art », puis la « Section d'Art » de la Maison du Peuple ; le pacifique, l'humanitaire dont toute la joie fut de proclamer les multiples splendeurs des races, s'intensifiant en une seule lumière ; l'ami passionné de la vieille Allemagne, qui, passionnément, en fut aimé, exalté par elle au-dessus de tous nos écrivains, tradit par elle intégralement, célébré par elle, en langue allemande, dans le seul beau livre critique digne de notre poète français ; l'interroge, enfin, le grand camarade de tous nos jeunes, l'arbitre, la gloire et le symbole de nos milieux « rouges » d'avant la guerre, le mâle diocésain, avec Whitman, de cette constellation de notre idéal vers laquelle montaient tous nos regards ; l'interroge Emile Verhaeren. Au mort la parole. Écoutez sa réponse (1) :

Ton crime immense, Allemagne ! (A. R. G. 21).

Vous qui rêdâtes d'une Europe épanouie, vous votre rêve faussé et dévié... par l'organisation allemande égrésée (P. C. 44, 45).

L'Europe Allemagne au long des jours, des mois, des ans, Ne put jamais qu'organiser la barbarie.

Depuis mille et mille ans, elle lâche ses hordes sur l'Europe ; c'est sa sinistre et terrible fonction (B. S. 101).

La vieille mont cosmique (A. R. G. 20). La culture teutonne, criminelle implacable de toute civilisation haute (P. C. 50).

(1) Verhaeren a donné trois livres de guerre : La Belgique sanglante (édition de la nouvelle Revue Française, 35, rue Madame, 3 fr. 50) ; Parmi les Cendres, édit. Grés, 116, boulevard Saint-Germain, 1 fr. 75 ; Les Altes Rouges de la Guerre, poèmes parus huit jours avant la mort de l'auteur, Mercure de France, 86, rue de Condé, 3 fr. 10 ; le roman de la pacification de chacun de ces volumes trop peu connus, en désignant les livres par des initiales.

## L'intelligence obscure et basse des massacrés... Le monde en s'y penchant a comme reculé d'horreur (P. C. 53).

L'homme monstrueux qu'est un soldat allemand (P. C. 49). L'Allemagne exterminatrice de races (titre de poème, A. R. G. 195).

« De la peste et de la famine, délirerons-nous, Seigneur ! » Nous autres, Belges, nous poupons comme nos ancêtres, jeter au ciel la même prière. Seulement, quand nous disons « peste », nous sous-entendons « Allemagne ». (B. S. 42)

L'Allemagne, celle qu'on exècre, personne n'ingratis, fait des proclamations qui agissent sur les esprits comme le gel sur les plantes (B. S. 100).

L'Allemagne incivilisable (titre d'article, B. S. 91).

Tu as voulu tuer dans l'homme l'être humain. L'horreur de tous côtés autour de toi s'accroît.

Voilà la réponse de Verhaeren quant à la responsabilité, l'abomination, le sens de cette guerre germanique. D'après lui, voici maintenant le devoir qu'elle impose :

Aux ennemis dont tu es et ravage le geste Il faut opposer un cœur qui les déteste.

Aussi la haine qu'elle s'est attirée est si violente et si unanime, qu'elle traversera les couches des générations successives, on ne sait jusqu'à quelles profondeurs. Autant qu'une chose humaine peut être éternelle, cette haine le sera. Nous raisonnerons tous comme cet admirable paysan qui me disait, dans un village de la côte entre Cozyde et Duinkerke : « Le jour où je mourrai, je veux que la toute dernière force que je conserverai au fond de moi-même soit encore nourrie de malédictions et de roges contre l'Allemand ». Et comme je lui faisais observer que de tels sentiments étaient loin d'être chrétiens, il me répondit : « Tant pis ! » (B. S. 12, 20).

O cri Qui retentit, toi, Si tragique, aujourd'hui, Tu peux courir, immensément, de plaines en plaines, Car tu es juste, O cri, Bien que tu sois, la haine !

Il ne faut pas essayer de tuer l'Allemagne, mais il faut, s'il est besoin, l'estropier, comme son empereur (B. S. 113).

Mais si tel deuil ou tel crime doit advenir Et qu'elle réussit à hausser sa marée Jusqu'à boire le noo sauveur de l'avenir, L'Europe à tout jamais serait désolée (1).

Tel fut le verdict, tel fut le mot d'ordre de l'humanitaire. Verhaeren saisi de stupeur et outré de colère devant le fait formidable qui s'est abattu sur le monde le 2 août 1914. Cette conviction, qui était furieuse, on peut, loyalement la discuter. Moi-même, je n'ai osé invoquer la haine qu'en la définissant longuement (2) : pas de haine instinctive ni collective toujours ignoble, contre aucun peuple, mais haine morale et raisonnée, suprême devoir, contre le crime. Ce qui serait indigne des républicains et plus encore des penseurs libres, ce serait de lâcher d'étouffer cette voix ou de travestir cette attitude du poète, pour l'éternité, s'est dressé en accusateur. Pour moi qui eus l'honneur insigne de voir un tel maître, mon ami, au cours d'un débat douloureux, se déclarer « avec moi, de pleine âme » (3), je n'adresse à son âme qu'un prière : c'est qu'aux heures futures, et tragiques où l'épreuve peut encore nous défler tous, elle murmure au fond de moi : « Tiens bon ! »

Paul-Hyacinthe LOYSON.

(1) A ces citations il sied d'ajouter quelques expressions tirées de son projet de Chant des Allées : « Le peuple sans parole... Le monde se s'embusque en lui comme une bête en sa tanière... Son poing velu se tend, en maître, il faut briser sa volonté qui diminue et désorganise... Les Teutons morts et brulés... » (publié au lendemain de sa mort).

(2) Lettre à Emile Verhaeren dans Et vous nevez devant le Crime ?

(3) Extrait du même livre, par Verhaeren : « Cette guerre veut qu'on hait et non pas qu'on tergiversé au nom d'une froide et coupable neutralité. Il ne faut pas tenir en main une balance, quand l'adversaire tient en main une épée. Je suis donc avec vous, et malgré toute l'amitié que j'ai pour Romain Rolland, je me défends de me ranger du côté de son erreur. A vous de pleine âme. — E. V. »

## Verhaeren et la Guerre

### Le Printemps de 1915

Tu me parlais de ta voix belle Et demandais en insistant : Y a-t-il encore un printemps Et les feuilles repoussent-elles ?

La guerre accapare le ciel, Les eaux, les monts, les bois, la terre ; Où vient la rose ? où est le miel Pour les abeilles volontaires ?

Où les pousses des anémoneis Et les boutons des anémoneis ? Où la rencontre, au cœur des bois, Des pas de Flore et de Pomone ?

— Hélas, plus n'est de floraison Que celle des feux dans l'espace. Bouquets de rage et de menace S'éparpillant sur l'horizon.

Plus n'est, hélas ! de splendeur rouge Que celle, hélas, des boulets fous Ecablouant de larges coups Clochers, hameaux, fermes et bouges.

Tout est sans joie et sans merci ; La lutte épanche de plaines en plaines Ses bonds de fureur et de haine : C'est le printemps de ces temps-ci.

VERHAEREN.



(Dessin de Raphaël Dügenc.)

## Le Poète des Villes

La vie nouvelle éclosse de notre siècle voulait un poète qui chantât ses beautés de flamme et d'acier, de forces claires et de vitesse.

Le tumulte des villes énormes sous le ciel embué des fumées d'usine, le vertige des roues, la magie des lumières, l'angoissant vision des foules luttant avec la vie farouche, tout cela réclamait l'observateur mystique, le témoin pitoyable : le Poète.

Sifflets aigus, sirènes rauques, halètements des moteurs, tintamarre de longs convois, la dure harmonie du siècle neuf devait tenter un poète qui la transportait sur le rythme mélodieux du vers.

La vitesse a raccourci le temps, l'hélice légitime fore l'azur, les hommes se

dépêchent inlassablement, fiévreusement, comme s'ils avaient peur de ne pouvoir empoir une vie trop courte.

La lutte pour la vie, âpre, terrible, développe sa trame dans l'enceinte des villes, sous les ciels lourds de leurs sanglantes.

L'évolution précipite sa course, tous jours accélérée.

Tout a changé : les ténèbres et les flammes. Les droits et les devoirs ont fait d'autres fautes.

Du sol jusqu'au soleil une neuve énergie Diégère un sang torride, en la vie élargie ; Des usines de fonte courrent, sous le ciel bleu, Des cratères en flammes et des fleuves en feu, De rapides vaisseaux, sans rameurs et sans voiles.

La nuit, sur les flots bleus étonnés des étoiles, Tout peuple recréé se forge une autre loi. Autre est le crime, autre est l'orgueil, autre est l'orgueil, (Verhaeren, Les Héros.)

Tout a changé, sauf les misères des hommes, égrésés sous le joug des lois mal adaptées à une époque où l'existence sociale est devenue de plus en plus pénible. L'évolution de la science

## Verhaeren à Saint-Cloud

réclamait aussi celle de la Justice et de l'Égalité... Verhaeren a senti tout cela, il l'a chanté superbement. Il a fixé son époque sur les tablettes du temps. Le rythme de ses poèmes est l'écho de la vie universelle. Trop avaient légué leurs regards inépuissamment vers le Passé. Il fallait le poète du Présent : Verhaeren fut ce poète.

Voici les villes monstrueuses, scintillantes de lumières comme des catins de leurs bijoux.

Des faubourgs insalubres, des ghettos fétides montent des rumeurs de révolte. Les valcours de la ville, visages blêmes, dos cassés, toussent dans les mansardes. Minuit sonné et la foule s'écoule.

... sous les lanternes qui pendent Rouges dans la brume ainsi que des viandes, Ce sont les filles qui attendent.

La misère lasse et résignée, la révolte sourde, coté la vie exubérante et prodigue.

Visions tragiques, mystère angoissant des villes ! Verhaeren est entré en elles comme un voyageur mystique venu d'un autre siècle.

Quel océan, ses cœurs ?... Quels naufrages de volontés serrés en son mystère ! S'écrit-il, ébloui de s'avancer en leur immensité sans pouvoir encore la comprendre.

Puis l'éblouissement s'atténue devant les réalités, il observe ; les vibrations impressionnantes s'inscrivent sur l'âme sensible du Poète. La Ville l'empoigne, l'enroule en son vertige, il est unanime, il est la foule, il est le cœur multiple de la Ville !

Et il chante, il chante magiquement. Son rythme, tour à tour tendre et martelé, farouche et délicat, contient toutes les voix de la ville, tous ses bruits et toutes ses couleurs.

Il exalte le travail, la force du muscle, la célérité des mouvements. Tant d'énergies agencées comme les rouages méticuleux d'une machine énorme lui communiquent leur fièvre intense.

Le sens grandit et s'exalte en moi Et fermenter, soudain, mon cœur multiplié.

Pourtant, il sait qu'il souffrira de cette fièvre, il sait que l'inquiétude viendra, que tant de contrastes susciteront en lui une confusion angoissante.

Voici la ville et nor des rouges alchimistes De feu le cœur en un creuset nouveau Et l'effiler d'un orage d'atmosphères, Si fort qu'il foudroiera tes nerfs jusqu'au cerveau.

S'il exalte la vie nouvelle, il pleure aussi sur ses misères, sur les hommes des campagnes qui viennent se jeter dans le brasier des villes, amalgamant et fondent leurs énergies en les monstrueux creusets. Les Campagnes hallucinées, les Villes tentaculaires, tout le drame de l'époque !

Le rêve ancien est mort et le nouveau se forge, Il est fumant dans la pensée et la sueur, Des bras fiers de travail, des fronts fiers de lueurs, Et la Ville l'entend monter du fond des gorges De ceux qui la portent en eux Et le veulent crier et sangloter aux cieux.

Le premier, Verhaeren a senti la magnificence de ce rêve nouveau. Il l'a chanté spontanément dans son œuvre immortelle, de toute la vie généreuse qu'il avait en lui.

Victor BONNANS.

## Les membres de l'Académie Goncourt déjeuneront ensemble le vendredi 15 décembre. Au dessert, selon l'usage, ils décrèteront, au nom des maîtres de la littérature, la mémoire, un prix de littérature.

Ceux qui briguent ce prix sont nombreux, et cette année le jury n'aura sans doute pas, comme en 1914, à réserver le prix traditionnel.

Pour permettre à nos lecteurs de juger par eux-mêmes du talent de ceux qui briguent les suffrages de l'Académie Goncourt, nous publierons

**JEUDI PROCHAIN**  
Quelques-unes  
des plus belles pages  
de chacun des candidats

## D'un livre à l'autre

Évoquer Emile Verhaeren on ne le peut mieux que par les œuvres, sous les faits multiples de son prodigieux talent. Il fut celui qui, au milieu des villes géométriques et des campagnes attirées par l'appel inquiétant des cités, glane les cris de souffrance, les clameurs de révolte.

Ce furent : les Visages de la Vie ; les Villes Tentaculaires ; Les Campagnes hallucinées. Des Visages de la Vie, voici :

### LES PAUVRES

Il est ainsi de pauvres cœurs avec, en eux, des lacs de pleurs, qui sont pâles, comme les pierres d'un cimetière.

Il est ainsi de pauvres dos plus lourds de peine et de fardeaux que les toits des casernes brunes parmi les dunes.

Il est ainsi de pauvres mains, comme faibles sur les chemins, comme feuilles jaunes et mortes, devant la porte.

Il est ainsi de pauvres yeux humbles et bons et soucieux et plus tristes que ceux des bêtes sous la lampéte.

Il est ainsi de pauvres gens, Aux gestes las et indolents sur qui s'acharne la misère, au long des plaines de la terre.

Emile Verhaeren et la poésie intime Poète des foules, Emile Verhaeren le fut aussi de l'intimité douce et harmonieusement heureuse. « A celle qui vit à mes côtés »

Telle est la dédicace des Heures d'Après-midi qui suivait les Heures Claires, ainsi que le fruit mûri après la fleur.

Des Heures d'Après-midi, voici une des plus belles éberies : Vous m'avez dit, tel soir, des paroles si belles Que sans doute les fleurs qui se penchaient vers nous, Soudain nous ont aimé, et que l'une d'entre elles, Pour nous toucher, tous deux, tomba sur nos genoux.

Vous me parliez des temps prochains où nos années, Comme des fruits trop mûrs se laisseraient cueillir ; Comment éclaterait le glas des destinées Et comme on s'aimerait, en se sentant vieillir.

Voire voix m'embrassait comme un chère étreinte, Et votre cœur brûlait si tranquillement beau Qu'en ce moment j'aurais pu voir s'ouvrir sans crainte Les tortueux chemins qui vont vers le tombeau.

Ce dernier vers, aujourd'hui, n'emprunte-t-il point au destin son visage tragique ?

### Emile Verhaeren et la légende

Il est une part de l'histoire des Flandres, celle de la légende dans laquelle Emile Verhaeren a trouvé le plus beau fleuron, peut-être, de son œuvre impérissable.

C'est un être mince que Les Petites Légendes, mais des dix poèmes qu'il contient, j'allais, telle une haute et ardente flamme, toute la rudesse, toute la verdeur, toute la robuste joie et parfois toute l'épave du pays des herminettes.

Ces poèmes sont malheureusement trop longs pour qu'on puisse en citer un tout entier. Mais les morceaux qui suivent, extraits de la Sorcière, peuvent sans abîmer l'œuvre totale, montrer quel poète fut celui dont la France porta le deuil autant que la Belgique.

### LA SORCIÈRE

La sorcière s'était assise Un soir de vèpres, à l'église, Sans qu'il la remarquât, en tapinois, Derrière Armez, Van Kelle. Au coin du bois, En revenant, à la lueur de sa lanterne, Il la surprit. Enfin, près de sa ferme, Elle apparut encore. Et c'est alors Qu'elle lui jeta, traitreusement, Du bout des doigts, du bout des lèvres, — Sur-tout jamais comment ? — La fièvre.

« Oh ! la canaille, oh ! la damnée, Avec ses mains ratatinées. » Il s'en alla pendant neuf jours,

Vers la Dame de Bon Secours ; Il appendit sa jarrettière Au grand tilleul de la bruyère, Et chaque fois, pour se gréner, s'enfuit A travers plaines, à perdre haleine Jusques chez lui.

« Oh ! la canaille, oh ! la damnée, Avec ses yeux en fleurs fanées ! »

Dans une anse du vieil Escout, Où les doigts d'ombre et d'or de l'esu, Les soirs de vent, Jonglent avec la lune, Elle fit, sous un aveugle, Rêve de son bouge, à murs branlants, Dont le mystère est sa fortune.

On ignore l'âge qu'elle a ; S'il vaut qu'on l'aime ou bien qu'elle aime, Elle est une autre, elle est la même. On ne sait plus, on ne sait pas. Elle a deux chiens, elle a trois chats, Elle possède une kyrielle de rats Qui font bon ménage avec elle Et son écuelle.

Armez Van Kelle est un fermier, Planté dans la santé, Comme un pommier, En des vertèbres superbes, Ses dix enfants sont frais comme ses herbes ; Sa femme est douce et obstinée Et tient, d'un poing tranquille et fort, sa maisonnée. Lorsque chez eux le mauvais sort entra, Les nouveaux l'y suivirent pendant des mois, Mais quel qu'on fit, le mal s'accroît et d'empara Si bien que malgré soi, l'homme pauvre Un soir, s'en vint trouver la sournoise sorcière.

Elle accueillit sa peur, et sa prière. « C'était pas vrai ce qu'il croyait ; Elle qui tant l'aimait Lui insuffler cette fièvre maligne ?

Voici deux plantes rares La terre en est avare ; Il faut les prendre, en même temps, Homme et femme, elle et lui, lorsque la voix s'étend

Comme un tobiér d'or, sur la bruyère chaude ; Ils les prirent en se tenant les mains. Puis il s'en fut, par les chemins, Le dos tuya, comme en maraude.

Ce fut la fin pourtant, un soir d'hiver, Une lune de feu assombrant l'air De sa lumière verte ; La sorcière guettait, la porte ouverte, Le pauvre fou qu'elle embrassait, là-bas. Enfin, à grande voix, elle cria : Ce désespoir errant et violent vers elle, Et l'homme alors bondit — et leurs rages rebelles Se mêlèrent soudain, dans de telles fureurs, Que les bêtes d'Escout au hurlèrent de peur, La nuit, sous l'œil doré des étoiles mauvaises.

Tous deux, à l'heure où l'aube plombe Les champs flamands de ses brouillards, Les doigts crispés en des gestes hagards, Le corps pillé, l'œil sans lumière, Furent trouvés nus et défaits, dans la chaumière. Les chats, les chiens, les rats s'étaient enfuis. A bons vèpres, parait-il la nuit, Et doucement se lamentaient comme des veuves De loin en loin, et sur le seuil d'Armez le fol, Un arbre, abattu net, fendait le sol. Dans un coin morte et condamné On enterra, côte à côte, les morts damnés. Les fils d'Armez seuls y prièrent. Et le printemps vint, ils y plantèrent Quelques roses, les plus simples de leur bruyère. Mais la moindre s'étole, Tellement les deux morts qui dormaient là, Brûlaient encore, du fond de leur misère, La sève et la santé qui font verdier la terra.

### Emile Verhaeren et le théâtre

Le théâtre, un théâtre au lyrisme somptueux, attirait Verhaeren. Il nous donna : Le Cloître, qui est un drame d'une haute puissance ; Les Aubes, drame lyrique ; Philippe II, tragédie, et cette Hélène de Sparte qu'illustra Ida Rubinstein, et qui fut si diversement appréciée.

